

## CONDITIONS.

## ABONNEMENT :

Un an ..... \$ 0.50  
Six mois ..... 0.25  
Un numéro . . . 10

L'abonnement est strictement payable d'avance.



## CONDITIONS.

## ANNONCES

ar ligne  
Première insertion, 10c  
Ins. subséquentes, 5c

Remise libérale aux annonceurs à long terme.

## JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Le vrai peut quelquefois n'être pas "vrai sans blague" — ROUSSEAU

H. BERTHELOT, Rédacteur.

GODIN, MONDOU & Cie., Editeurs-Propriétaires.

## FEUILLETON.

## VŒUX ACCOMPLIS.

## ROMAN CANADIEN.

Le terme fixé pour cet événement était arrivé, et une semaine ne devait pas s'écouler avant qu'il s'accomplît ; elle se reposait dans son bonheur, et Victor qu'elle voyait tout les jours, et qui, à la lettre, languissait d'amour s'était décidé depuis longtemps à se marier avec elle malgré les circonstances regrettables qui devaient accompagner ses noces. Virginie pleurait souvent à la pensée de se séparer de sa sœur pour la vie, de sa sœur qu'elle chérissait à l'égal d'elle-même, dont l'espérance et le bonheur auraient complété tous ses rêves de femme, comme ils avaient contribué à embellir ses rêves de jeune fille. Les deux sœurs aiment les deux frères ; depuis quand ni l'une ni l'autre ne le savait ; tous quatre avaient été élevés ensemble, pour ainsi dire, car madame Blondeau et madame Mainfroy étaient intimes amies, et leurs maris faisaient en société la traite dans les pays hauts. Leurs enfants s'appelaient frère et sœur dans les premières années, et aux jeux de l'enfance, à la camaraderie des premières années de la jeunesse, auraient succédé une liaison que Victor et Léon d'une part de Virginie et Louise de l'autre avaient considérée comme devant être éternelle. L'attachement, puis l'amour étaient venus se mettre de la partie, et par un hasard heureux, qui ne se rencontre pas toujours l'inclination de chacun des deux frères l'avaient porté à s'attribuer celle des deux sœurs, dont l'âge lui convenait le mieux.

Du reste il eût été difficile de donner préférence à l'une sur l'autre ; elles étaient toutes deux d'une beauté presque parfaite, blondes et fraîches comme des roses, avec de grands yeux bruns et une chevelure magnifique. Leur éducation était aussi complète qu'on pouvait le désirer à cette époque en Canada, et leurs grâces naturelles s'embellissaient de tous les charmes qu'y ajoutent le talent de la musique et de la danse. Aussi étaient-elles recherchées de toutes parts, et les plus beaux cavaliers et les meilleurs partis du pays

savaient courtoiser leur beauté et leur aimables dispositions. Cependant les deux sœurs avaient dans leurs caractères des différences remarquables, qui pourtant n'étaient pas assez tranchées pour être aperçues par ceux qui ne les connaissaient pas aussi bien que par les deux frères qui les aimaient depuis l'enfance. Et en effet l'amour que l'on représente avec un bandeau sur les yeux et plus clairvoyant que les folies qu'il inspire souvent, ne le laissent supposer. Les passions subites et véhémentes rendent leurs victimes aveugles, et l'amour, à première vue, qui n'est que l'éblouissement de l'instinct et du sentiment, par le reflet trop séduisant de l'objet admiré empêche de voir souvent les grands traits du caractère et plus souvent encore ces nuances délicates que l'étude du cœur peut seul faire connaître. Un attachement de longues années comme celui de Victor pour Virginie et de Léon pour Louise ne les avaient jamais éblouis, et quoique toujours constant, il n'avait jamais atteint les proportions d'une passion violente ; et le léger contraste qu'offraient les caractères des deux sœurs avait été d'autant mieux connu et apprécié par leurs amants, qu'eux-mêmes, avaient des dispositions diverses qui s'harmonisaient parfaitement avec la tournure d'esprit de celle que chacun d'eux préférait. Victor et Virginie avaient plus de douceur, un tempérament plus calme et des goûts plus simples. Une existence sédentaire, les charmes du foyer domestique, et une ambition renfermée dans les limites de la vie commune des citoyens aisés et tranquilles de Montréal, était l'objet des plus brillants rêves de Victor ; et Virginie ne s'était jamais trouvée en contradiction avec lui ni dans ses goûts actuels, ni dans ses projets d'avenir ; ils étaient bien faits l'un pour l'autre. Mais Louise qui paraissait à tous ressembler à sa sœur comme les feuilles d'érables se ressemblent entr'elles, avait deviné à Léon des pensées romanesques, une imagination qui aimait à se bercer de rêves brillants et audacieux. Léon qui avait un tempérament de feu et les goûts les plus aventureux, admirait cette tournure d'esprit et s'autorisait de l'encouragement et de la douce approbation qu'il trouvait auprès de Louise pour se livrer aux projets les plus ambitieux et se lancer

dans toutes les entreprises que l'état du pays et les habitudes des Canadiens à cette époque justifiaient. Du reste Louise avait acquis sur sa sœur aînée un ascendant que devaient naturellement lui donner une plus grande force de caractère et un esprit plus vif et plus entreprenant ; si bien qu'elle la dominait complètement et lui imposait ses volontés, non pas malgré elle, mais comme à son insu et sans qu'elle s'en doutât tant était grande leur amitié réciproque. Victor était également sous l'influence de Léon qui dominait son aîné avec d'autant plus de puissance que monsieur Mainfroy approuvait le goût de son cadet pour les aventures et aurait voulu voir ses deux fils se lancer dans les armées ou dans la traite des pelleteries qui lui paraissaient les deux seules carrières où l'on pût acquérir la fortune et la gloire, et vivre avec cette gaieté du cœur qui est le partage des caractères audacieux et insoucians comme le sien.

## IV

Les deux fils de M. Mainfroy étaient parvenus à l'âge d'homme, et comme leur père jouissait d'une assez bonne fortune, madame Blondeau se trouvait flattée et honorée de les voir porter leurs attentions uniquement à Virginie et à Louise ; de telle sorte que jamais elle n'avait même pensé qu'elle devait chercher pour elles d'autres alliances. Les deux jeunes filles, confiantes et tendres jouissaient de leurs amours, avec ce bonheur tranquille et cette candeur qui sont le partage des cœurs qui aiment pour la première fois et sont surs d'être aimés. Déjà le jour de leur mariage était fixé. Tous les apprêts des noces, étaient faits, Victor et Virginie, Léon et Louise, devaient paraître ensemble à l'Eglise pour y voir bénir leur union.

Mais tout à coup des événements survinrent qui firent suspendre le mariage. Le pays fut envahi par les Américains qui après avoir proclamé leur indépendance, avaient lancé des armées pour enlever le Canada à l'Angleterre. M. Mainfroy jugea qu'il était prudent de retarder le mariage de ses fils jusqu'à ce que la guerre fut finie, ou au moins que le danger se fut éloigné de ses foyers, sa fortune pouvant être fort compromise du-

rant ces temps de troubles. Il continuait toujours à faire la traite des pelleteries, et les communications étaient interceptées par les troupes américaines. D'ailleurs, à cette époque, au début des hostilités entre l'Angleterre et ses anciennes colonies, les Canadiens ne savaient au juste quel parti prendre ; et M. Mainfroy qui tenait fort et ferme pour les Anglais pensait bien qu'il était perdu, si malgré sa conviction intime les Canadiens faisaient cause commune avec les *Bastonnais*. Il avait aussi une haine invétérée contre les Américains, car dans ses courses parmi les tribus sauvages il les avait toujours trouvés, faisant concurrence à son commerce, et souvent la guerre aux partis qu'il commandait. De sorte qu'il ne s'était pas fait prier pour obliger ces fils à s'engager comme volontaires, et lui-même marcha avec eux quand il s'agit d'aller combattre les Américains, qui avaient débarqué au pied du courant et marchaient sur Montréal. Cette ville laissée sans défense fut prise bientôt après, puis abandonnée par l'ennemi. Victor et Léon qui avaient rejoint le corps de Canadiens commandé par M. De Beaujeu, sur la Rivière Chambly avaient été forcés de donner trêve à leurs amours, et d'enrichir leur cœur de deux sentiments que les femmes aiment toujours à trouver chez leurs amants, l'amour de la patrie, et l'amour de la gloire, qui naissent sous les armes et en face de l'ennemi, comme l'amour de la femme naît à la vue de celle qui l'inspire.

Les demoiselles Blondeau s'étaient émues à l'idée de se séparer de leurs fiancés ; les dangers qu'ils allaient affronter froissaient leur tendresse ; mais elles étaient bien élevées et avaient le cœur grand. Chaque succès des milices canadiennes, chaque pas que l'ennemi faisait en déroute les récompensait de l'absence de leur fiancés, parce que toujours ils étaient les premiers à l'action, et que leur noms étaient cités parmi ceux des plus braves.

(A CONTINUER.)

Les meilleures étrennes que le "Canard" puisse donner à ses lecteurs c'est un bon conseil. Pour remettre votre santé chancelante, prenez du Vin de Quinine de Campbell. C'est le seul véritable.